

ANTIRESSE

N° 259 | 15.11.2020

«Hold-Up», le film
à proscrire

Culture?
A quoi bon?

L'éveil ou la mort

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Hold-Up, la part infalsifiable

SORTI LE 11 NOVEMBRE EN VOD, LE DOCUMENTAIRE *HOLD-UP* DE PIERRE BARNÉRIAS A SOULEVÉ UNE POLÉMIQUE COLOSSALE. DÉPROGRAMMÉ SANS EXPLICATION PAR SON HÉBERGEUR VIMEO, IL EST ALLÉ GONFLER — EN LIBRE ACCÈS — L’AFFLUENCE DES PLATEFORMES ALTERNATIVES COMME ODYSSEE. TANT LE FILM LUI-MÊME QUE SON ACCUEIL ET SON MODE DE DIFFUSION MARQUENT UNE RUPTURE ESSENTIELLE.

Les Anglo-Saxons appellent cela un *game changer*. L’irruption de *Hold-Up* dans le débat sur la pandémie change de fait la règle du jeu. La gestion de cette crise a donné lieu à des critiques dès les premiers jours. *L’Incident*, le livre récemment publié par Nicolas Lévine, un *insider* de l’administration française, donne un aperçu sidérant de la désinvolture avec laquelle les autorités françaises ont abordé la crise au printemps 2020. Le bricolage, les collusions, les conflits d’intérêts et les décisions contradictoires n’ont fait que s’aggraver depuis — sans que personne, étrangement, n’en réponde. Et sans

que les médias leur demandent de comptes.

Dès février-mars, des personnalités du monde de la science, de la médecine, des sciences sociales ont exprimé çà et là leurs doutes ou leurs préoccupations face à la gestion pour le moins étrange de cette crise dans les pays occidentaux et aux dérives du pouvoir et de l’information qui en résultaient. Pierre Barnérias a donné une tribune à un grand nombre d’entre elles, dont certaines voix très difficiles à réfuter en débat frontal. Son film rassemble donc en un seul endroit l’essentiel des objections soulevées depuis mars 2020. Deux

heures et demie de témoignages de médecins, de savants, de praticiens, de penseurs tissent le scénario d'une pandémie surgonflée, surexploitée, devenue prétexte à une dépossession tous azimuts: des peuples déposés de libertés, de moyens, de représentation politique, de voix et d'yeux pour comprendre ou maîtriser leur propre sort. Serions-nous confrontés à un coup d'État technologique, mené par les empires techno-financiers, dont les autorités du monde occidental, figées dans leur ineptie et leur corruption, apparaissent comme les dupes ou les complices, ou les deux à la fois? En fin de compte, se demande le réalisateur, tout ceci ne servirait-il pas un but: le passage au tout-numérique, à la monnaie dématérialisée et au gouvernement mondial?

POURQUOI NE LES A-T-ON PAS ENTENDUS AILLEURS?

La réaction hostile des médias de grand chemin mis en cause par le film est logique. Ainsi ont-ils réagi au documentaire de Paul Moreira sur l'Ukraine ou aux témoignages (écrits, dans un siècle précédent) de Peter Handke sur le mensonge de la guerre en Yougoslavie. Quand un récit alternatif fait irruption sur le marché, et qu'il paraît convaincant, les détenteurs du récit officiel surréagissent. Ils connaissent mieux que leur public la fragilité de leur construction et ses failles. Ils savent les taux de confiance désastreux dont l'opinion les gratifie, et qui baissent d'année en année. Ils mesurent en

temps réel l'érosion de leur audience en direction des diverses plateformes de néojournalisme. Ils sont à cran. Ils bondissent des deux pieds sur leur chaise en voyant la moindre souris.

La réaction la plus sage face à *Hold-Up* eût été de laisser pisser le mérinos et les «complotistes», comme ils les appellent, se conforter entre eux. Plus élégamment encore, de reconnaître qu'au-delà des points de détail contestables, certaines contributions de haut vol avaient leur place dans n'importe quel canal d'information.

Car la première question que soulèvent ces témoignages, la plupart frappés au coin du bon sens, est: *pourquoi ne les a-t-on pas entendus ailleurs?* Pourquoi une scientifique de haut vol comme Alexandra Henrion-Caude, généticienne et ancienne directrice de recherche à l'INSERM, n'a-t-elle été interrogée que par TV-Libertés et par le réalisateur de *Hold-Up*? Pourquoi l'anthropologue de la santé Jean-Dominique Michel, parlant d'expérience (il a survécu au Covid du printemps en s'automédicant, le système de santé l'ayant laissé moisir sans secours), a-t-il été condamné *par contumace* dans les médias de service public de Suisse plutôt que d'y être invité à débattre? Les millions de vues de ses vidéos «amateur» n'auraient-elles pas été un bol d'air pour ces plateformes de plus en plus désaffectées par le public? Par contraste, *Hold-Up* révèle la pauvreté et le huis clos du débat de grand public. Comment

se fait-il qu'à la place de ces gens qui pensent, qui cherchent et qui s'interrogent, pratiquement tout le *temps d'antenne* soit occupé par de péremptoirs semeurs de panique, souvent criblés de conflits d'intérêts, et qui ne font que légitimer sans preuve ni discussion les décisions les plus extrêmes des autorités? Sommes-nous soudain tombés en Union Soviétique, pour que le vrai débat social, philosophique et scientifique doive se faire *malgré* le système et non plus en son sein?

UN «BEST OF» DE LA CONTESTATION

Depuis le début de cette crise, nous avons tous, probablement, éprouvé un problème de saturation avec les vidéos. Il y en a trop! On a sans doute produit cent fois plus d'heures de vidéo de toute forme et qualité pour *contrer* la gestion officielle du Covid et la «science» qui la sous-tend que pour la *défendre*. La surabondance de contestation tue la contestation, comme l'avaient bien compris les autorités soviétiques au temps de la *Perestroïka*. Pour ma part, on me recommande chaque jour, en temps de visionnage, davantage de vidéos «capitales» que la journée ne compte d'heures. Or j'ai observé que si je pouvais avoir le script de ces séquences, il me suffirait d'une heure ou deux pour faire le tri du substantiel et du secondaire ou pour évaluer les arguments. Le basculement de l'enquête et de l'argumentation du texte vers la vidéo est en soi un obstacle pour l'intelligence. Les esprits sont accaparés par des

heures et des heures de préambules et de digressions. Vérifier le moindre dire prend un temps fou, et retrouver l'endroit exact d'une affirmation est très fastidieux. Les arguments sont simplifiés, le langage appauvri.

Mais du moment que la bascule est faite et que l'influence passe par l'image, *Hold-Up* est un vecteur redoutable. Voir toutes les interventions des protagonistes interviewés serait physiquement impossible. Ce film en propose une compilation la *substantifique moelle*. L'ex-ministre de la santé Philippe Douste-Blazy, qui s'est soudainement désolidarisé du film, s'est notamment plaint de ce qu'on n'a retenu que quelques minutes sur deux heures d'enregistrement. Mais ces minutes sont une véritable flèche au curare! Ce film unifie une opposition éparse, anarchique, dont personne n'avait jusqu'ici un aperçu exact. On voit désormais qu'elle est multidisciplinaire, multinationale, multiforme, mais structurée.

Le reproche de longueur ne tient donc pas la route. Ces 160 minutes sont en fait un résumé-éclair de la problématique. En revanche, le film souffre de maladresses, d'approximations et d'irruptions inutiles de mauvais goût, comme cette figure animée du Corona avec sa voix perçante et ses sketches futiles qui ne fait que caricaturer le propos.

D'une manière générale, le message aurait été plus convaincant si l'on s'était arrêté aux constats plutôt que de vouloir esquisser une thèse avec un montage dramatisant.

La sociologue Monique Pinçon-Charlot a beau dénoncer aujourd'hui le documentaire, ses propos sur le projet d'extermination (elle utilise le mot «holocauste» qu'elle regrette) visant à «éliminer la partie la plus pauvre de l'humanité, dont les riches n'ont plus besoin» sont compromettants pour elle comme pour le film. Il eût été beaucoup plus simple de citer les propos de Klaus Schwab, le cicérone du WEF de Davos, et de laisser le spectateur en tirer ses conclusions.

UNE IRRÉSISTIBLE SOIF DE CENSURE

Bien entendu, le film a été étiqueté «fake news» par les producteurs de fake news autorisés. A la guerre comme à la guerre, c'était attendu. Aux chiffres et sources des uns on oppose ceux des autres. Les personnalités ayant participé au film ou qui le soutiennent (comme Sophie Marceau) sont prises à partie. Une députée du Parti (LREM), hystérique, exige sur CNEWS sa censure et son éradication face à une journaliste qui lui rappelle qu'il existe quand même, encore, quelques restes de liberté d'expression(1).

Les réseaux sociaux se sont mis de la partie: sur Facebook, chaque allusion au film s'accompagne d'une mise en garde renvoyant sur les censeurs autorisés du *Monde* dans une boucle tautologique cocasse («Vous critiquez *Le Monde*? c'est fake news selon *Le Monde*!») Vimeo élimine sans crier gare un contenu pourtant commercialisé en VOD.

Bref, comme dit le proverbe balkanique, «les bons destriers soulèvent



la poussière». Le système ne se serait pas mobilisé à ce point pour censurer ce film s'il ne contenait pas, outre ses défauts, quelques vérités malcommodes. Qu'y a-t-il donc dans *Hold-Up* qu'il faut à tout prix étouffer?

LE POIDS DU TÉMOIGNAGE HUMAIN

Dans la guerre des dogmes et des chiffres, le camp minoritaire part toujours perdant. Blaise Pascal, dans la première de ses *Lettres à un Provincial* (23 janvier 1656), rappelle avec ironie que le débat académique n'est pas décidé en fonction de qui tient le vrai et qui le faux, mais du nombre de docteurs qui soutiennent tel ou tel parti(2). *Hold-Up* contient inévitablement des affirmations sans preuves et des chiffres contestables — encore que la plupart d'entre eux sont puisés aux sources mêmes des administrations, comme l'INSEE —, mais il véhicule surtout un apport infalsifiable. Qui n'est ni factuel ni médical.

Car le visionnage de *Hold-Up* peut être dangereux. Sa vérité ne tient pas tant dans les faits exposés que dans le ton, le bon sens et l'humanité de

ceux qui les exposent. La comparaison avec les manières, les scansion lugubres et les *faciès* des défenseurs de la covidocctrine est inévitable et déstabilisante. Et le simple fait de mettre le nom juste sur leurs comportements — comme le fait Martine Wonner au sujet des accès de frénésie du ministre Véran lorsqu'on lui dit «chloroquine» — suffit à ouvrir les yeux.

Fondamentalement, *Hold-Up* s'insurge contre la reconstruction idéologique d'une réalité, en l'occurrence sanitaire, qui aurait pu et dû être gérée autrement dans le monde réel. Or les systèmes idéologiques, comme leur nom l'indique, reposent sur la logique d'une idée. Les mots créent la réalité. Lorsque quelqu'un perturbe cette nomenclature en *appelant les choses par leur nom*, l'hypnose s'écroule et il ne reste pour soutenir l'édifice que l'outil de la coercition, bien plus coûteux.

C'est pourquoi les systèmes totalitaires, toujours fondés sur la «science», n'ont pourtant jamais été réfutés par des preuves scientifiques, mais toujours par des témoignages humains. *Une journée d'Ivan Denisovitch*, de Soljénitsyne, ou *Le Zéro et l'Infini* de Koestler, n'ont aucune valeur documentaire ou historique. Aujourd'hui, les vigiles du Parti les étiquetteraient comme *fake news*. Mais ils ont ouvert les yeux — et le cœur — de millions de gens sur la réalité concrète, psychologique, spirituelle, de la condition totalitaire parce qu'ils leur ont permis d'éprouver cette horreur de l'intérieur. Parce

qu'ils ont activé l'*empathie*. Parce qu'ils ont rétabli la vision juste en remettant les mots à leur place. La masse ne sait pas qu'elle vit dans la tromperie tant qu'on ne le lui dit pas. C'est la parabole des habits neufs du roi: il faut qu'un innocent *désigne* le mensonge pour que la multitude cesse de le considérer comme normal.

La scène peut-être la plus «éclairante», de ce point de vue, est ce passage où l'on montre à une sage-femme un discours de l'omniprésent transhumaniste, le Dr Laurent Alexandre, parlant de l'«âge d'or» qui vient pour les «intellectuels», les *winner*s, les «dieux», par opposition aux «inutiles», aux *loser*s à la masse humaine larguée par la révolution technologique. «Je pense que Hitler ne disait pas les choses aussi directement», conclut Nathalie Derivaux, effarée. En un mot, l'élite dirigeante s'arroge un droit de vie et de mort sur les esclaves attardés. Comme elle dit, «c'est absolument effrayant», et pourtant cela a pignon sur rue. C'est *enseigné* aux futurs cadres! Et soudain, certains mots qu'on emploie par automatisme retrouvent tout le poids d'horreur qu'ils avaient perdu. Ainsi l'«espérance de vie résiduelle» des aînés dans les asiles, décimés par cette pandémie et par l'euthanasie tacite.

LE POINT DE RUPTURE

C'est là que se trouve le potentiel subversif essentiel de ce film, et il est infalsifiable. Car il réintroduit un regard éthique et humain là où il n'y

aurait dû y avoir que des critères de gestion et des instincts élémentaires de conservation.

Hold-Up, avec ses exagérations, ses caricatures, sa thèse qui n'est que le reflet critique de ce que les technocrates de Davos, de la Silicon Valley ou de la Sberbank affirment *publiquement*, est à ranger dans cette catégorie-là: c'est un témoignage moral. La réaction même du système, avec son stupide et brutal réflexe de censure, ne fait pas que lui donner raison («la crise est un alibi de la dictature, CQFD»). Elle lui octroie ses palmes de samizdat.

Voilà donc en quoi tient la rupture initiée par *Hold-Up*.

A) **Ce film est le premier vrai samizdat occidental.** L'opposition y trouve un front et des visages — et surtout, elle est désignée comme telle, avant tout par ses adversaires. L'illusion d'une société ouverte et démocratique tombe. Ces histoires de dissidence, de réseaux secrets et d'opposition tacite que les Occidentaux consommaient comme une série TV pour se faire agréablement peur, ils savent désormais qu'elles

sont devenues leur réalité. Et que, à l'inverse, les rites démocratiques qu'on continue de pratiquer sont un théâtre sédatif.

B) Grâce à la censure des canaux officiels, les réseaux d'information alternative se mettent en place et des millions de citoyens découvrent leur existence. Sur la plateforme *Odyssee*, *Hold-Up* circule déjà en de nombreuses copies. Si celle-ci est fermée, il sera mis en ligne ailleurs ou distribué via les messageries. Il est aussi stupide de prétendre l'arrêter que de faire croire au peuple que le nuage de Tchernobyl, en 1986, s'est arrêté aux frontières de la France. **Vous avez voulu surjouer un virus, vous avez appris au peuple les vertus de la viralité!**

C) *Hold-Up* est une production professionnelle, réalisée par un vieux routier du reportage. **Elle émane du système — et le système, par son rejet épidermique, s'est discrédité lui-même.** Par la stupidité de sa réaction, il lui a assuré une publicité inespérée auprès de millions de spectateurs, comme s'il avait inconsciemment fait exprès



(comme ces journalistes soviétiques qui *surjouaient* jusqu'à la bouffonnerie leur dénonciation des dissidents, avec un clin d'œil subliminal). Ceux qui, intrigués, y iront voir, ne trouveront rien des «thèses dangereuses» ni des «falsifications» qu'on leur annonce, mais un panel de personnes sensées et courageuses qui ont mis leur réputation sociale et leur carrière en jeu en venant y témoigner. Ils redistribueront le film autour d'eux.

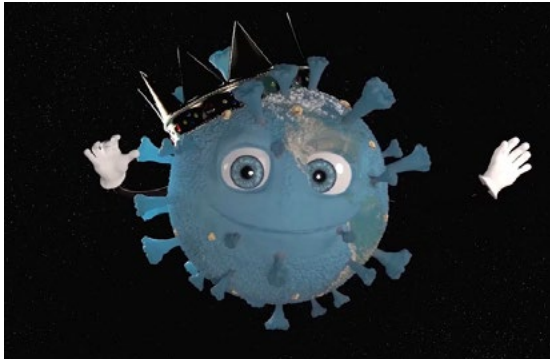
Pour le moment, nous assistons à l'édification d'un cordon sanitaire autour de ce film et à la culpabilisation de ceux qui y ont participé ou qui le diffusent. C'est normal. Lorsqu'un pourcentage significatif de la population française aura vu ce témoignage, l'«Absurdistan autoritaire» actuel (*Die Zeit*) ne pourra plus être maintenu que par un pur dispositif policier. Ce sera une victoire à la Pyrrhus qui précipitera la ruine d'un système déjà discrédité. C'est pourquoi il est vital de creuser des tranchées

profondes, afin que la seule évocation de ce titre suscite des conflits et des ruptures personnelles. Cela encore fait partie de la *stratégie du pire* tacitement esquissée par le film.

- Lien permanent du film: go.antipresse.net/holdup (Ce lien de redirection renvoie à URL proposant une version visible du film. Sa cible pourra être mise à jour en fonction des circonstances.)

NOTES

1. Il n'a pas fallu longtemps au réalisateur pour découvrir l'épais conflit d'intérêts de cette censeuse (censeresse?) hystérique, Ilona Cicurel. Ne pas manquer la réaction excédée de Pierre Barnérias sur RMC.
2. Les *Provinciales* de Pascal, malgré leur thématique religieuse aujourd'hui pratiquement inaccessible, restent un monument de la lutte contre l'abus de pouvoir intellectuel, en l'occurrence celui des Jésuites. Elles restent d'une brûlante actualité.





ENFUMAGES par Eric Werner

La culture, à quoi bon?

JAMAIS IL N'Y EUT PLUS D'ÉCOLES ET D'UNIVERSITÉS, JAMAIS PLUS DE LIVRES. MAIS QU'EST-CE QUE CELA CHANGE? LES NOUVEAUX ROYAUMES BARBARES ONT-ILS BESOIN DE LA CULTURE OU N'EST-CE QU'UN BAGAGE INUTILE DANS LE TRAIN DU SERVAGE GÉNÉRALISÉ?

Le 31 décembre 405, les barbares franchirent la frontière du Rhin, celle qui marquait à l'époque la limite nord de l'Empire romain, pour déferler sur la Gaule et l'Espagne. Il envahirent ensuite la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Afrique du Nord, etc. C'est ce qu'on appelle les «invasions barbares» (ou les «grandes invasions»).

Contrairement à ce qu'on raconte parfois, l'épisode fut relativement bref: quelques décennies au plus.

Mais le monde en sortit profondément transformé. En 450, c'était un autre monde. La société s'était fragmentée, ou mieux encore «miniaturisée» (Peter Brown). De nouveaux centres de pouvoir étaient apparus: les futurs royaumes barbares. En même temps, un climat de violence extrême s'était répandu, caractérisé par une criminalité endémique et des guerres récurrentes. Guerres «secondaires et dégradées»,

disent les historiens: mais guerres quand même.

Au IV^e siècle, l'Empire romain avait vécu une sorte d'âge d'or. Tout était calme, rien à l'époque ne laissait présager une fin aussi proche, ni surtout aussi rapide. Les plus lucides parmi les contemporains se rendaient bien compte de la fragilité d'ensemble du système; ils déploieraient en particulier les divisions internes au sein de l'Empire et l'affaiblissement général en résultant. Mais l'événement les prit, comme tout le monde, de court.

CES LIVRES QU'ON N'OUVRE PLUS

Qu'en fut-il au plan culturel ? Là aussi les changements furent profonds. Les barbares n'étaient pas particulièrement hostiles à la culture, mais ils ne lui attachaient pas non plus beaucoup d'importance. Ils ne s'en sont donc pas trop préoccupés. Ils étaient d'accord pour que leurs enfants apprennent à lire et à écrire, mais ils trouvaient qu'apprendre à lire et à écrire, c'était déjà beaucoup. Était-il même utile d'apprendre à écrire? Beaucoup en doutaient. Résultat, «vers 600, l'écriture n'était plus maîtrisée que par les clercs, les élites séculières, quant à elles, tendant à ne plus maîtriser que la lecture, de préférence celle de la Bible. Elles ne considéraient plus l'écriture comme une part essentielle de leur identité» (Peter Heather).

Sylvain Gouguenheim écrit de son côté: «En Occident, entre 500 et 550, les structures scolaires se dissolvent; la culture ne survit qu'au sein de

cercles isolés, autour d'individualités comme Boèce (mort en 524) ou Cassiodore (mort en 562). (...) La connaissance du grec s'estompe, les livres se raréfient et le savoir antique n'est plus disponible que sous forme de compilations.»

Les dates ici citées se situent plus moins un siècle après l'épisode qu'on vient de rappeler, celui du franchissement de la frontière du Rhin par les barbares. On peut donc considérer qu'en un peu plus ou un peu moins d'un siècle, la culture a pour ainsi dire disparu des territoires qui autrefois constituaient l'Empire romain. Plus d'écoles, bien évidemment non plus d'universités. Et surtout plus de livres. A l'époque, certes, l'imprimerie n'existait pas. Il fallait tout copier et recopier à la main. Très peu de personnes en possédaient donc. C'était un objet de luxe. Mais cette disparition des textes (disparition, sans doute, liée au fait qu'on ne les ouvrait tout simplement plus: à partir d'un certain moment, effectivement, quand on ne les ouvre plus, ils disparaissent) n'en surprend pas moins par sa rapidité. Ils disparurent donc, avant de réapparaître quelques siècles plus tard, principalement grâce aux Byzantins qui, eux, avaient continué à les ouvrir. Ils furent donc réimportés depuis Byzance: une histoire assez fascinante.

DÉRÉGULATION, PRODUCTIVISME, NUMÉRISATION

Que nous dit-elle de notre propre histoire à nous, celle que nous

sommes aujourd'hui en train de vivre, en 2020?

De prime abord, *rien*. Il n'y a aucun rapport. On ne peut pas dire aujourd'hui par exemple que les livres aient disparu ou se seraient perdu dans la nature. Jamais, au contraire, il n'y a eu autant de livres. Il en va de même des écoles. Jamais il n'y a eu autant d'écoles, et jamais surtout on est allé aussi *longtemps* à l'école. Sauf que quand on parle de culture, on ne parle pas de ça. La question n'est même pas de savoir si l'école enseigne encore ou non à lire et écrire. Elle le fait, comme on le sait, de moins en moins. L'illettrisme, aujourd'hui, touche en moyenne dix pour cent des adultes dans l'ensemble de nos pays. Autre chiffre: De 10 à 30 % des élèves d'école primaire ont de la peine ou tout simplement n'arrivent pas à écrire (*Le Figaro*, 2 mars 2017, p. 10). Cela montre au minimum que l'apprentissage de la lecture et de l'écriture n'est plus aujourd'hui vraiment une priorité de l'école. Les priorités sont autres, elles s'affichent d'ailleurs ouvertement: le vivre-ensemble, la lutte contre les préjugés, sans oublier tout simplement le gardiennage. Il faut bien en effet que quelqu'un s'occupe des enfants pendant que les parents sont au travail. L'Etat s'en chargera donc. C'est ce qu'on a pu entendre lors de l'actuelle pandémie.

Mais encore une fois on ne parle pas ici de ça. Savoir lire et écrire est certes une condition d'accès nécessaire à la culture, mais non suffisante. Il y faut en plus une certaine

disposition d'esprit, celle, justement, qui fait que chaque génération a envie et considère comme important de s'approprier le patrimoine ou l'héritage culturel, de se l'approprier parce qu'il s'agit de quelque chose de précieux, osons même le mot: de sacré, avant, à son tour, de le transmettre à la génération suivante. Et donc la question est: quelle place la lecture et l'étude des grands textes occupe-t-elle aujourd'hui encore, en 2020, à l'école et à l'université? Comment la transmission continue-t-elle à se faire (si tant est qu'elle se fasse)? Quelle est l'attitude des élèves à son endroit? Des enseignants? Des pouvoirs publics eux-mêmes?

Pour les élèves, c'est vite vu: Le mot qui s'impose est celui d'*indifférence*. C'est le mathématicien et philosophe Olivier Rey qui en faisait le constat en 2014. Les jeunes dans leur immense majorité ont aujourd'hui cessé de considérer la culture comme un mode souhaitable et même seulement possible d'accomplissement de soi et de réconciliation avec le monde: c'est «trop long, trop ardu». Ils lui préfèrent le «mirage de complétude» que leur offre la société de consommation, associée à l'Internet. Lire, s'imprégner des grands auteurs, s'en nourrir pour grandir soi-même, n'a dès lors plus aucune espèce d'intérêt, «seuls le pouvoir d'achat et le pouvoir tout court sont enviables». Voilà pour les élèves: «indifférence à l'égard de tout ce qui a précédé», écrit Olivier Rey. Quant aux enseignants, il y a belle lurette qu'on leur a appris à

eux-mêmes (à l'Université) que les grands textes n'en étaient justement pas, de grands textes, et que, dès lors, la seule attitude à adopter à leur endroit était de les déconstruire en tant que grands textes. C'est ce qu'on fait aujourd'hui à l'Université. Tout au plus, parfois, les considère-t-on comme des documents historiques, à ce titre, certes, intéressants, mais où il serait tout à fait vain de chercher une éventuelle source d'inspiration, l'occasion de se mettre soi-même en mouvement, bref, de s'épanouir mentalement ou spirituellement. Vous parlez de quoi ?

Quant aux pouvoirs publics, aplatis comme ils le sont devant les néo-divinités de la dérégulation, du productivisme et de la numérisation, on voit mal quel intérêt revêtirait encore à leurs yeux la lecture du *Cid* (impropre, en tout état de cause, au vivre-ensemble), l'apprentissage d'un instrument de musique, ou encore du grec et du latin. Dans leur collimateur également : l'enseignement de la composition française, des langues étrangères, le par cœur en général, bref, tout ce qui risquerait de faire perdre un temps précieux au futur esclave producteur-consommateur, en l'empêchant d'acquérir au plus vite les bons réflexes propres

à son état. Non seulement ils ne feront rien pour la culture, mais s'ils pouvaient l'enterrer vivante, ils en seraient bien soulagés.

A partir de là, qu'il y ait ou non des écoles et combien, que les structures scolaires et universitaires traditionnelles se maintiennent ou au contraire se dissolvent (comme ce fut le cas aux Ve et VIe siècles de notre ère), n'a à vrai dire que peu ou pas d'importance. On se retrouve aujourd'hui, *de fait*, dans la même situation qu'au temps des Mérovingiens. La culture ne survit qu'au sein de cercles isolés, autour d'individus idiosyncrasiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Peter Brown, *A travers un trou d'aiguille : La richesse, la chute de Rome, la formation du christianisme*, Les Belles Lettres, 2016.
- Peter Heather, *The Fall of the Roman Empire : A New History of Rome and the Barbarians*, Oxford University Press, 2006.
- Sylvain Gouguenheim, *Aristote au mont Saint-Michel : Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Seuil, 2008.
- Olivier Rey, *Une question de taille*, Stock, 2014.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

Passager clandestin

Le réveil ou la mort

NOUS VOICI LE DOS AU MUR. L'HUMANITÉ S'EST MISE ELLE-MÊME SUR LE FIL DU RASOIR. LA SOBRE MÉDITATION DE CAITLIN JOHNSTONE SUR LE MOMENT PRÉSENT, DANS LA TRADITION CHRÉTIENNE, PARLERAIT DE PROVIDENCE, DE CONVERSION ET DE RÉVÉLATION. AU-DELÀ DES DIFFÉRENCES DE REPÈRES SPIRITUELS ET CULTURELS, LA CLOCHE D'ÉVEIL QU'ELLE AGITE S'ADRESSE À TOUT UN CHACUN.

Le bouddhisme zen est rempli d'histoires de pratiquants qui regardent la mort en face afin de briser leurs habitudes mentales et de forcer une confrontation directe avec l'essentiel. Des moines se mettant en posture de zazen au bord d'une falaise pour se tenir en alerte, des rōshis disant à leurs élèves frustrés de se suicider s'ils ne peuvent pas atteindre le satori au prochain lever du soleil, des disciples faisant vœu de mourir s'ils ne se réveillent pas dans un délai donné, etc. Dans *Le Zen en Amérique* d'Helen Tworokov, par exemple, on nous parle du «moine qui s'est assis avec un bâton d'encens dans une main et un couteau dans l'autre» et qui «a juré de se tuer s'il n'atteignait pas l'éveil avant que l'encens ne se soit consumé. Comme toujours - du moins dans les histoires qui sont transmises - il l'a atteint juste à temps, poussé au point de rupture par la douleur du bâtonnet brûlant». Dans un sens très concret, je pense que c'est un peu ce que l'humanité est en train de s'in-

fliger, collectivement, en cet instant même.

Je ne recommande pas de faire des vœux de mort mélodramatiques pour atteindre l'illumination, ni aucune mesure nocive ou mettant la vie en danger; de telles démarches ne font généralement que plaire aux structures égotiques mêmes que

nous essayons de surpasser, et font ainsi échouer toute l'opération. Pourtant, il est difficile de ne pas remarquer qu'un si grand nombre des histoires d'éveil transmises par des maîtres éclairés qui partagent leur expérience impliquent des moments de crise

existentielle extrême d'une sorte ou d'une autre. Ramana Maharshi s'est ressaisi en proie à une peur soudaine de la mort, Eckhart Tolle alors qu'il envisageait de se suicider, Byron Katie lorsqu'un cafard lui a rampé sur le pied pendant une dépression débilite dans un asile de réadaptation sordide. Dans tous les cas, nous voyons des gens poussés dans leurs



derniers retranchements par des crises existentielles qui les obligent à faire face à la réalité.

Et maintenant nous voyons l'humanité entrer collectivement dans sa crise existentielle tandis que l'écosystème dans lequel nous avons évolué se dirige vers l'effondrement, que les nations dotées de l'arme nucléaire se rapprochent de plus en plus de la confrontation directe, que les gouvernements deviennent de plus en plus autoritaires et que la démocratie et la transparence continuent de s'éroder.

Nous nous précipitons vers la dystopie et l'armageddon, et les puissantes élites aux commandes ont clairement fait savoir qu'elles n'avaient aucune intention de s'écarter de cette trajectoire. Nous ne pouvons pas utiliser la démocratie pour détourner ce navire de l'iceberg, car la «démocratie» qu'on nous concède est un volant pour rire donné à un enfant pour qu'il joue à faire semblant de conduire. Même l'action révolutionnaire directe nous est complètement inaccessible tant nous sommes poussés à accepter le statu quo par les manipulations des multinationales et des médias sociaux. Alors que pouvons-nous faire? Quelle est la seule issue que nous nous soyons octroyée? A ce que je crois entrevoir, la seule porte de sortie dont nous disposions en tant qu'espèce est un réveil à grande échelle. Un abandon collectif de notre relation malsaine avec un récit mental et le passage à une relation saine. Une relation avec un univers mental où l'on ne s'identifie plus aveuglément aux histoires proposées, mais où on les utilise comme des outils pour

survivre et prospérer. Où les récits de propagande ne soient plus consolidés en retour par le pouvoir de la crédulité, parce que les structures égotiques qui leur servent de réceptacle n'existent plus. Il ne peut y avoir de changement sans un mouvement populaire de masse. On ne peut pas avoir de mouvement populaire de masse sans la neutralisation du moteur de propagande conçu pour l'empêcher. On ne peut neutraliser le moteur de la propagande sans une prise de conscience massive de la relation malsaine que l'humanité entretient avec la pensée. C'est vraiment fascinant. D'une manière ou d'une autre, nous avons réussi à nous mettre dans une situation où la seule façon d'éviter l'extinction est de réaliser à grande échelle ce potentiel que les sages nous ont indiqué depuis des millénaires. Nous avons réussi à nous caler parfaitement dans une séquence «marche ou crève».

Allons-nous nous secouer? Nous réveiller? Je ne sais pas; ce sera l'un ou l'autre. Mais pour l'instant, je ne peux m'empêcher de contempler avec émerveillement la folle sagesse que l'humanité a eue de se fourrer dans ce pétrin.

- Traduction de l'anglais et photographie par Slobodan Despot. Caitlin Johnstone est une journaliste farouchement indépendante. On peut découvrir son credo, lire sa prose en anglais ou la soutenir financièrement sur [Patreon](#) ou [PayPal](#). A l'Antipresse, elle a déjà publié «[L'État profond n'est pas le problème. Le problème, c'est nous](#)», AP099 | 22.10.2017.

TURBULENCES

FRANCE - Vaccin non imposé... mais obligatoire quand même!

La Haute Autorité de Santé (HAS), saisie par le Directeur général de la santé, Jérôme Salomon, le 13 juillet 2020, a élaboré à la demande de ce dernier des «recommandations intermédiaires sur les modalités possibles de mise en œuvre de la campagne de vaccination, en anticipation de l'arrivée d'un vaccin contre le SARS-CoV-2». Ces recommandations ont été publiées le 9 novembre 2020 (fort opportunément, au moment même où la société américaine Pfizer annonçait la mise au point d'un vaccin «efficace à 90 %»), sous la forme d'un document intitulé «Stratégie vaccinale contre la Covid-19: recommandations intermédiaires sur les modalités de mise en œuvre de la vaccination». Il s'agit d'un document présenté comme provisoire et «soumis à consultation publique».

Ce document a pour objectif de «construire et entretenir la confiance dans les futurs vaccins» (p. 4), de favoriser **«l'adhésion de la population à la campagne de vaccination»** (p. 6). Il s'agit de «donner les éléments au public pour permettre à chacun de comprendre l'intérêt de cette vaccination, mais aussi de faire en sorte que cette conviction se traduise en actes» (p. 4).

Nous recommandons vivement la lecture approfondie de ce document à ceux qui veulent comprendre les intentions des autorités en ce qui concerne le futur vaccin.

Sous le titre «Ne pas instaurer une obligation de vaccination», le document indique ce qui suit (p. 6) :

La HAS considère qu'il serait inopportun, **au début de la campagne**, de rendre obligatoire la vaccination contre la Covid-19, que ce soit pour la population générale ou pour les professionnels de santé. Elle estime en effet que **la décision de rendre obligatoire une vaccination** est d'autant plus justifiée

sur le plan éthique que les connaissances sur les futurs vaccins et leur capacité à limiter la contagion du virus sont étendues, ce qui ne sera pas le cas avant un certain temps pour les vaccins contre la Covid-19. En outre, **la mise en place d'une obligation de vaccination** nécessite que l'ensemble des personnes entrant dans le champ de la loi instaurant l'obligation aient la possibilité de se faire vacciner; or, il existe une forte incertitude concernant le calendrier de livraison des doses de vaccin. Enfin, la HAS considère que **l'obligation de vaccination ne doit être envisagée que lorsque les outils de persuasion n'ont pas permis d'atteindre une couverture vaccinale suffisante pour protéger la population**.

Il faut donc bien comprendre que, si le document de la HAS prétend d'emblée «ne pas instaurer une obligation de vaccination» (et c'est vraisemblablement la seule chose que retiendra le lecteur pressé qui s'est contenté de lire le résumé du document, figurant en p. 1), en réalité il est bien indiqué que, si la vaccination pourrait ne pas être rendue obligatoire immédiatement, «au début de la campagne» [de vaccination], c'est seulement (i) en considération du temps qui serait potentiellement nécessaire pour acquérir une meilleure connaissance du vaccin, et (ii) en considération d'une potentielle impossibilité pratique de vacciner immédiatement toute la population, compte tenu d'une «forte incertitude concernant le calendrier de livraison des doses de vaccin». Et en définitive, le document admet **la possibilité d'imposer la vaccination «lorsque les outils de persuasion n'ont pas permis d'atteindre une couverture vaccinale suffisante pour protéger la population»**. Autrement dit, pour les récalcitrants que les «outils de persuasion» n'auront pas convaincu de «l'intérêt de cette vaccination», le recours à la contrainte sera légitime, pour **«protéger la population»**.

Cette prise de position en faveur du caractère obligatoire de la vaccination concorde, il faut le souligner, avec les déclarations récentes du gouvernement (voir les propos du porte-parole du gouvernement, Gabriel Attal, rapportés par LCI), d'un certain nombre de politiques (Y. Jadot chez EELV, D. Abad chez LR, etc.), et des média mainstream (voir notamment Christophe Barbier, éditorialiste sur BFMTV, qui appelle de ses vœux une campagne de vaccination «coercitive», et souhaite que ceux qui refusent d'être vaccinés soient «retirés de la vie collective», s'étant eux-mêmes en quelque sorte «autoconfinés» par leur refus).

Vous noterez au passage que la couverture médiatique du document de la HAS est en général mensongère en ce qu'elle ne retient que le slogan «ne pas instaurer une obligation de vaccination» (voir notamment *France Bleu*, 11 novembre 2020, «Coronavirus: pourra-t-on nous obliger à nous faire vacciner?»).

Vous aurez été prévenus!

✱ **P. E. Dupont**

TRIBUNE - L'homme Donald Trump

Par Olivier Milza de Cadenet

Au-delà de nos partis pris personnels, nous avons trouvé cet hommage à Donald Trump d'une hauteur humaine et littéraire exceptionnelle. Il mérite de rester comme un témoignage mémorable sur les temps détraqués que nous vivons. Olivier Milza de Cadenet est professeur et chroniqueur à Radio Notre-Dame.

N'étant ni américain et moins encore membre du Parti Républicain, je n'avais qu'une posture décalée sur les élections outre-Atlantique. Le montage politico-médiatique qui, de la haine immédiate et recuite pour le candidat de 2016 au bourrage des urnes de 2020, en passant par l'agit-prop idéologique des «Me too» et autres «Black lives matter», a abouti à la destruction

en vol de Donald Trump ne m'étonne pas non plus. On sait désormais, sous nos latitudes, comment les «démocrates» et autres «progressistes» endossent désormais la casaque du fascisme. Indépendamment du fait qu'il incarna, nonobstant ses outrances et ses brusqueries langagières, un des derniers sursauts du roman national américain unitaire, disons entre John Ford et Clint Eastwood, j'ai aimé ce type, immédiatement, intégralement. J'ai aimé son énergie, issue des valeurs fondatrices des USA, contre l'offensive des loser/winner victimaires, indigéno-«génrés» et l'égalitarisme de la médiocratie multiraciale. Contre ce dernier, j'ai aimé qu'il incarnât la liberté, autre valeur cardinale de l'Amérique des fondateurs. Du coronavirus, support mondial des nouveaux totalitarismes, j'ai aimé qu'il se moquât, je l'avoue, et admiré son courage bravache, faisant face, à visage découvert, à des foules sans masques, lui qui avait été touché par la maladie, à 74 ans qui plus est. Précurseur, il nous disait (comme un certain Autre) de ne «pas avoir peur» et d'affronter le rude combat, le beau combat de toute vie, démontrant par là qu'il était bien le descendant direct des pionniers du Far West et de tous les grands bâtisseurs de nations. Ce masque, devenu le signe de ralliement des faux «empathiques», des faux humanistes et, en général, des post-humains, des clones hébétés des faux bonheurs et des faux destins. Je n'ai rien contre Joe Biden, candidat Potemkine de sa vice-présidente, future candidate à la présidence, mais dans 4 ans seulement, les Démocrates ayant compris que dans leur montage idéologique à plusieurs étages, il fallait attendre pour larguer la capsule finale que l'opinion - et surtout la démographie américaine - soit totalement prête au Grand Remplacement. Les masques des Démocrates, ostensiblement arborés comme l'étendard du «Bien» absolu, ne sont pas que chirurgicaux. Oui, j'ai aimé Trump, comme, je le confesse, je n'aime pas nombre des électeurs de Biden, jeunes

marginaux éructant, couples «libres» mal attifés, hipsters hystériques, indigénistes aux capillarités idéologiques, tout droit sortis d'un mauvais film «social» des années 1960. J'ai aimé l'homme Donald Trump. Un vrai homme, au sens total, avec ses «folies» et ses pulsions shakespeariennes, une sorte d'Orson Welles de la politique. Hélas: les égalitariens haïssent la démesure et la puissance. Ils adorent les victimes et les bancroches, devenus des «héros». Trump m'éloignait de Nantes et du 9.3. Biden m'y ramène. Je vais peut-être relire Hermann Melville, Walt Whitman et Ezra Pound. Avant déboulonnage.

LISEZ-MOI ÇA! - «Junky» de Burroughs

Ce qu'il apporte. Publié sous le pseudonyme de William Lee en 1953, *Junky* est un récit en partie autobiographique, sans aucune concession, sur la drogue. Écrit dans un style cru et direct avec le respect de l'oralité des bas-fonds que, hélas, la traduction française ne peut restituer. L'univers de Bill est constitué de dopés, de prostitués, de rencontres homosexuelles et de petits délits. Bill part vivre quelque temps dans la ferme qu'il possède au Texas avant de se réfugier au Mexique. Il y court après une autre drogue, le peyotl, utilisé par les Indiens d'Amazonie, et recherche la pureté de l'ultime défoncé. Cette quête insensée le précipite vers les abysses de son propre corps qui lutte contre la mort et le vieillissement.

Avec ce livre, on est au cœur de la toxicomanie et de ses accoutumances. La drogue est laide. On n'en retire aucun plaisir. D'une manière très subtile, Burroughs révèle le lien pervers et cynique qui existe entre les médecins et les toxicomanes. Les uns sont le reflet inversé des autres; comme les rapports qu'entretiennent les journalistes avec les politiciens. L'Amérique bien-pensante et puritaine est en lambeaux. *Junky* est le pourfendeur du rêve américain et c'est une réussite.

Ce qu'il en reste. Nulle échappatoire.

La drogue enferme et ne libère pas. Seule la fuite, toujours plus au Sud, et le contact avec la nature donnent un faux sentiment de guérison. Burroughs sait que l'on ne s'échappe ni de soi ni du monde et que le tragique de la vie réside en ça, sauf s'il y a un Dieu. Les capsules d'héroïne en intra-veineuse renferment-elles, telle la boule de cristal dans *Citizen Kane*, cette enfance perdue qui se meurt et ne reviendra plus ?

A qui l'administrer? *Junky* est un grand roman car on y parle de Chute et d'enfance, thèmes essentiels de la littérature américaine. Il doit être lu du plus grand nombre.

✧ William S. Burroughs, *Junky*, Gallimard, 2008. Une suggestion de Patrick Gilliéron Lopreno

INTERVIEW - Le monde vu de Russie, par Xavier Moreau

Xavier Moreau est un homme d'affaires établi en Russie depuis 2020. Il a cofondé le site d'analyses géopolitiques Stratpol.com et publié plusieurs ouvrages. A l'Antipresse, il propose des aperçus de la vie et de la pensée de ce grand voisin si méconnu et généralement défiguré par les préjugés. Nous l'avons rencontré le 11 novembre 2020 dans un café branché du centre de Moscou, où l'animation contraste fortement avec le verrouillage des métropoles d'Europe occidentale. Revenant des célébrations de l'Armistice, Xavier Moreau nous a livré un point de vue immergé sur la crise du Coronavirus vécue en Russie et les grandes questions qui concernent ce pays: élections U. S., économie, Arménie-Azerbaïdjan. Un témoignage direct, spontané et détendu qui contraste fortement avec le ton usuel de l'information au sujet de la Russie.

Entretien mené par Slobodan Despot sur YouTube (22 minutes)

USA - Ose-t-on parler de coup d'État?

Joe Biden l'a avoué lui-même textuellement: «...Nous sommes dans une situation où nous avons mis en place – et, vous les gars, l'avez fait pour l'administration du Président

Obama avant cela - nous avons mis en place, je pense, l'organisation de fraude électorale la plus étendue et la plus inclusive de l'histoire de la politique américaine». Même s'il peut s'agir d'un lapsus énorme sorti de la bouche d'un homme sénile, comme les grands médias se sont plu à le présenter, il ne faut pas nécessairement être un fanatique de Freud pour admettre qu'il doit révéler une part de vérité. La vidéo de cet aveu est là pour vous en convaincre. Vous la trouverez – fidèlement sous-titrée en français - dans l'excellente émission d'UPR/TV, où François Asselineau tire les leçons de la confrontation Biden-Trump du 3 novembre (voir 24.00).

Dans le style très gaullois qui est le sien, Asselineau qui fut candidat à l'élection présidentielle française de 2012, n'hésite pas à parler de coup d'état médiatique. L'expression n'est pas trop forte pour qualifier l'annonce prématurée du résultat du scrutin faite par les prêtres de la communication sur les grands médias. C'est eux qui se sont arrogé le pouvoir de décider du résultat de l'élection, avant même que le dépouillement soit terminé, que les contestations aient été tranchées en justice et que les grands électeurs aient finalement clos le scrutin. Pour reprendre le terme utilisé par Asselineau, les médias français et à sa suite la France et l'Europe entière, sont atteints de *psittacisme*, maladie qui consiste à répéter, sans esprit critique ni réflexion, ce que d'autres que vous – ici les médias yankees – vous ont asséné d'autorité.

Aux États-Unis, il n'est resté qu'un seul résistant dans les médias d'audience nationale: Tucker Carlson, le présentateur du journal de Fox News. Pour avoir osé l'affirmer, Paul Craig Roberts a été censuré sur Twitter, Facebook et Youtube: «Tucker Carlson est la SEULE figure honnête des médias états-uniens. Rien d'étonnant à ce que les presstitutes (la presse prostituée) aimeraient qu'il soit arrêté. Je crains que les criminels du comité de campagne démocrate

de Hillary (Clinton) veuillent l'assassiner. Dire la vérité dans les médias américains est un crime passible de la peine de mort.»

J.-M. Bovy/13.11.2020

- * Lire également: L'Amérique perdue de Paul Craig Roberts aux éditions Xenia; Slobodan Despot, «USA: au pays du réel ubérisé», Antipresse 258 | 08/11/2020.

MARQUE-PAGES - La fatidique **semaine du 8 au 15 novembre 2020**

- * **Constat de décès.** «Les nations en phase terminale de déclin succombent, et c'est ce qu'avait compris Sigmund Freud, à l'instinct de mort. N'étant plus nourries de l'illusion réconfortante d'un progrès humain inévitable, elles perdent le seul antidote au nihilisme. N'étant plus capables de construire, elles confondent destruction et création.» Terrifiant de franchise, le constat de décès des USA par Chris Hedges passe en revue tous les indicateurs pertinents de l'agonie.
- * **Absurdistan.** «Attestations pour quitter la maison, faire du jogging devant sa porte, des gardes devant les jouets: le confinement en France est si répressif que même les règles sensées se discréditent... Le bilan français est catastrophique malgré une réponse des plus autoritaires au Covid-19», écrit l'hebdo allemand *Die Zeit*. La France y est qualifiée d'«Absurdistan autoritaire», avec «une politique quasi monarchique où le parlement n'a pas son mot à dire». L'appellation restera...
- * **Espionnite.** Vous croyiez que le «chiffrement des données» promis par les applications de communication protégeait votre sphère privée? Prudence! On sait maintenant que Zoom vous a menti. On soupçonnait aussi depuis longtemps Whatsapp d'être «surveillée». Maintenant que trop de hackers l'ont démontré, Whatsapp tombe son masque en faisant mine de mettre

en place une nouvelle politique de surveillance avec des modérateurs... Mais tout ce qui a été dit à ce jour sur whatsapp est enregistré et sauvegardé. Un bon conseil: fuyez Whatsapp, passez sur Signal.

- * **Superspionniste.** Mais cela risquerait de ne plus vous suffire! Profitant de la panique, l'UE aimerait bien se ménager une porte dérobée dans toutes vos conversations: «La radio autrichienne ORF a récupéré le brouillon d'une note adressée par la présidence du Conseil de l'Union européenne, en ce moment assurée par l'Allemagne, aux délégations des autres pays. Le titre du document, daté du 6 novembre 2020, donne le ton : "sécurité grâce au chiffrement et sécurité malgré le chiffrement".». Sécurité malgré les droits humains, aussi?
- * **Poutinat.** Le *New York Times* a passé son temps à critiquer Poutine pour son immixtion dans les affaires élec-

torales U. S. Et voici maintenant qu'il lui reproche... de ne pas le faire! «Le matin suivant l'élection de Joseph R. Biden Jr. à la présidence des États-Unis, le Kremlin a publié un message de félicitations du président Vladimir V. Poutine. Il s'agissait d'une salutation pour le 60e anniversaire d'un directeur de théâtre de Moscou.» Comment, se demande la presse mainstream, le président russe a-t-il osé *ne pas* féliciter Biden avant que son élection soit légale?

- * **Etats sérieux.** Comment vit-on la quarantaine en Chine, à Hong Kong et au Japon? Ce n'est pas le Club Med, mais c'est de toute évidence efficace. Le captivant reportage de Selina Wang sur CNN décrit ses 42 jours de réclusion volontaire entre les trois pays. Avec, partout, la recette de succès que l'Europe s'est empressée de rejeter: un contrôle strict des frontières!

Pain de méninges

PORTRAIT D'UN RÉVOLUTIONNAIRE: MARAT

Parmi les Jacobins, trois hommes, Marat, Danton, Robespierre, ont mérité la prééminence et possédé l'autorité: c'est que, par la difformité ou la déformation de leur esprit et de leur cœur, ils ont rempli les conditions requises. — Des trois Marat est le plus monstrueux; il confine à l'aliéné, et il en offre les principaux traits, l'exaltation furieuse, la surexcitation continue, l'activité fébrile, le flux intarissable d'écriture, l'automatisme de la pensée et le tétanos de la volonté, sous la contrainte et la direction de l'idée fixe; outre cela, les symptômes physiques ordinaires, l'insomnie, le teint plombé, le sang brûlé, la saleté des habits et de la personne, à la fin, et pendant les cinq derniers mois des dartres et des démangeaisons par tout le corps.

— Hippolyte Taine, *Les origines de la France contemporaine*.

POUTINE CAR

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

